

*Mai.* Le printemps nous invite à partir. Nous ne nous ferons pas prier.

Le désordre qu'amène tout changement de résidence est une cause de joie pour les enfants : et que deviendrions-nous, Suzanne et moi, si ma bonne mère ne nous privait souvent de leur présence ; elle a toujours mille ressources dans l'esprit pour les distraire, en même temps qu'elle m'est utile en les éloignant de la maison.



## CHAPITRE VI

### A LA CAMPAGNE

La campagne ne simplifie pas mes occupations. Je suis avec mes enfants plus que jamais. Yvonne me dérange et me questionne sans cesse. Henri fait collection de tous les insectes qu'il trouve sur son chemin, et les met dans une boîte qu'il porte toujours avec lui. Nous l'appelons le petit naturaliste. Auguste partage les penchants de son frère. J'ai souvent à lutter contre les répugnances que m'inspirent les goûts de mes fils.

Un commencement d'éducation marquera cette

année; Henri, qui sait lire depuis longtemps, commence à écrire; il lui tarde de partager avec Yvonne les fonctions de secrétaire de Suzanne, qui donne régulièrement de ses nouvelles à sa vieille mère. Quant à Auguste, il ne connaît même pas ses lettres.

Dernièrement ma petite fille est entrée précipitamment dans ma chambre: « Maman, maman, venez vite regarder par la fenêtre!... »

Je vis alors Auguste montant à l'échelle qu'un couvreur avait négligé d'emporter. Le hardi petit bonhomme avançait tranquillement quoique l'échelle flexible ployât sous ses pieds.

« Maman, il va tomber! il va se tuer! » disait Yvonne en pleurant.

Je la rassurai, quoique je partageasse ses craintes. Je lui dis que le mieux était de garder le silence; qu'un mot, un reproche surtout, pouvait troubler Auguste et lui faire perdre l'équilibre.

Oh! comme le cœur me battait!

Je suivis pendant quelques minutes, qui me parurent bien longues, l'imprudent enfant, et je le vis, arrivé au dernier degré de l'échelle, promener ses regards de tous côtés. Il poussa un petit cri, sans doute pour attirer l'attention; mais ne voyant personne, il descendit avec la même sûreté et le même bonheur, ce qui n'adoucit nul-

lement la punition que lui administra immédiatement son père.

Le grand-père seul était dans l'admiration d'une telle hardiesse. C'était, selon lui, le présage de grandes choses. Peut-être cet enfant prendrait-il une forteresse d'assaut... ni plus ni moins.

Au reste, la hardiesse d'Auguste tient à son excessive curiosité, non pas à une curiosité vulgaire qui consiste à regarder et à écouter; il veut se rendre compte des choses: il arrache les fleurs de son jardin pour voir comment elles poussent, il découpe les bras de la poupée d'Yvonne pour s'assurer de ce qu'il y a dedans.

Cette disposition étant bien dirigée peut le conduire à des études sérieuses.

Hier, on a convoqué tous les ânes du voisinage: nous sommes allés déjeuner dans la forêt. Quelle joie!...

Henri conduisait fièrement la cavalcade; Auguste excitait sa pacifique monture par des cris continuels; Yvonne, sagement assise sur le dos d'un joli âne noir, faisait partager tous les plaisirs de la promenade à sa poupée.

Mon mari avait consenti à quitter ses livres; lui et moi suivions à cheval; bon papa et bonne maman avaient préféré la voiture, qui renfermait aussi les provisions.

La journée fut superbe, et pas un nuage, pas

un accident ne vint troubler notre partie de plaisir.

J'ai voulu mettre de l'ordre dans les études d'Yvonne et d'Henri. Chaque matin je les garde deux heures auprès de moi et nous travaillons. Tous deux aiment la lecture; Henri me ravit par ses réflexions : il écrit, apprend l'histoire sainte et des fables dont il applique la morale assez heureusement.

De quel charme sont ces premières heures d'école! Je voudrais pouvoir en prolonger le cours longtemps encore. Mais il viendra un jour où mes connaissances seront insuffisantes. En attendant, j'use de mes droits : ce cœur et cet esprit de sept ans se forment sous mon influence. Tout le monde le sait et le dit : Les premières leçons d'une mère sont ineffaçables.

Cher enfant! que tu es gentil! quelle intelligence brille dans ton regard! Comme tu t'intéresses à tout ce que te dit ta mère! Quelle merveille que le développement successif des idées dans ces petites têtes blondes!

Restée seule assez tard avec mon mari, l'occasion m'a semblé opportune pour l'engager à jeter les yeux sur mon journal. Nous avons ri et pleuré tour à tour. Alphonse m'a déclaré qu'il

place le *Livre de maman* au-dessus de ses travaux scientifiques. « Continue, ma chère Marie, m'a-t-il dit, jusqu'au moment où l'autorité du père devra succéder à la douce autorité de la mère. »

Nous nous sommes entretenus longtemps de nos chers enfants; Alphonse m'a donné des conseils; il m'a avertie de certains dangers que je n'avais pas entrevus. Puis la question du collège a été mise sur le tapis. Mes garçons n'auront pas de précepteur, c'est absolument décidé. J'ai une entière confiance dans mon mari, et je me sou mets.

*Juin.* Les cerisiers ploient sous les branches chargées de fruits. Les bonshommes de paille n'ont effrayé les moineaux que pendant un seul jour. Auguste a dit au fermier d'être tranquille, qu'il lui promettait de les chasser.

Cette promesse, à laquelle on ne croyait guère, s'est réalisée, au moins pendant un jour.

Auguste avait disparu; nous ne savions que penser, lorsque Suzanne me dit : « Venez le voir, madame! »

Il était recouvert d'une armure de paille, coiffé d'un immense chapeau de papier, s'était posté au haut d'un cerisier, et armé de son fusil qu'il chargeait de noyaux, il tenait les moineaux en respect.

L'idée n'était pas mauvaise; toutefois, nous priâmes notre cher enfant de modérer son zèle, et de ne pas se croire obligé de manger tant de cerises pour se procurer des munitions.

On a donné aux enfants des poissons rouges qui prennent leurs ébats dans un grand bocal. Cette nouveauté les a tous beaucoup intéressés, surtout Auguste. Hier, en nous mettant à table, nos regards ont été attirés par une carafe où se débattait un poisson rouge, Auguste était ravi de son idée. Il voulait surtout boire de l'eau de son poisson. « Puisqu'il y en a dans la rivière, on peut bien boire aussi l'eau de cette carafe-là. »

Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à faire rentrer le poisson dans sa demeure. La pensée qu'il y était mieux eut seule le pouvoir de convaincre notre espiègle.

Henri dit à merveille la fable du *Loup et l'Agneau*. Rien n'est plus délicieux à entendre que les inflexions variées de sa voix mélodieuse, et trop souvent peut-être nous nous plaisons à lui faire réciter cette fable. Il y a quelques jours, je fus attirée par une discussion assez vive entre Yvonne et son frère. « Maman, il veut que je fasse le loup, et lui l'agneau. Moi, je ne veux pas

être le loup qui est trop méchant! » J'ai donné raison à Yvonne.

Il n'est pas un étranger qui, en voyant Auguste, ne constate sa ressemblance avec moi. Suzanne ayant eu la fantaisie de lui mettre un de mes bonnets, il ne s'en tient pas là. *Il joue à maman*; prend mon châle et mon chapeau, rend visite à Yvonne, l'accuse d'être trop sévère avec les enfants, et termine généralement la comédie en commandant une galette pour le goûter de Mlle Yvonne, de M. Auguste et de M. Henri.

*Septembre.* Jusqu'ici nos bons enfants ne se sont guère rendu compte de ce qui se passe autour d'eux. Ils viennent, pour la première fois, d'assister à la distribution du bois que reçoivent chaque année les pauvres du village.

Dès huit heures, ils nous suivaient dans la grande cour du château, où étaient rangés les cotrets.

L'enfant, habitué au bien-être de sa famille, est toujours surpris par le spectacle de la misère. Que de questions : « Maman, ils n'ont donc pas de bois ni d'argent pour en acheter! » — « Maman, leur en donnerez-vous d'autre quand ils n'en auront plus? » Puis le silence se fit.

Les enfants considéraient chaque individu rece-

vant et emportant sa charge. Auguste, toujours prompt à l'action, aurait voulu prendre part à la distribution avec le jardinier. Il l'essaya même au risque d'écorcher ses petites mains.

De retour à la maison, mon cher enfant m'a dit : « Maman, ils n'en auront pas assez pour tout l'hiver; voulez-vous nous permettre de ramasser les broussailles du parc et d'en faire des petits fagots qui serviront à allumer les grands? » Yvonne s'est enthousiasmée pour ce projet, et, mon consentement étant donné, on s'est mis à l'œuvre pendant la récréation.

Je veux croire que le bon cœur de mes enfants est pour beaucoup dans l'entreprise qu'ils ont faite, car ils ne passent pas un seul jour sans consacrer la plus grande partie de leurs récréations à ramasser les branches mortes.

La patiente Yvonne réunit les plus petits morceaux de bois avec le même soin qu'elle mettrait à assembler des aiguillées de fil. Henri attache les fagots et Auguste les range symétriquement. Les allées du parc sont parfaitement nettoyées. Yvonne prétend que les grandes dents du râteau de Martin en sont agacées.

Le moindre coup de vent qui dépouille les arbres de leurs branches mortes fait la joie de nos petits bûcherons.

Je ne passerai pas sous silence une histoire arrivée à ce sujet.

Le soleil nous avait invités à la promenade. Nous cherchions les enfants pour les emmener dans la forêt. Ne les trouvant ni aux fagots ni à leurs petits jardins je m'inquiétais, lorsque Suzanne, à moitié fâchée, me dit : « Venez les voir, madame, ils guettent depuis trois jours une grande branche de platane qui n'en finit pas de tomber. Ils se refroidissent, Yvonne a toussé cette nuit. Je ferais bien tomber l'écorce, mais ils ne veulent pas, disant que vous avez défendu de toucher à un arbre. C'est trop d'obéissance. »

J'ai vainement essayé de faire partager à Suzanne mon admiration pour la docilité de mes enfants. La bonne fille ne voyait que l'inconvénient qui pourrait résulter pour eux de ne pas courir et sauter.

Je fus avertir mon mari de ce qui se passait. Alphonse jugea comme moi que le bras d'un père était seul digne d'abattre cette branche; et, quittant aussitôt son travail, il vint solennellement armé d'une gaule, et fit tomber d'un même coup l'écorce et plusieurs branches, à la grande et bruyante joie de nos enfants.

La rose de leurs petits jardins, le bluet des champs, n'ont jamais excité un pareil enthousiasme. En un instant, ce précieux butin fut trans-

formé en trois beaux fagots qui allèrent grossir le tas.

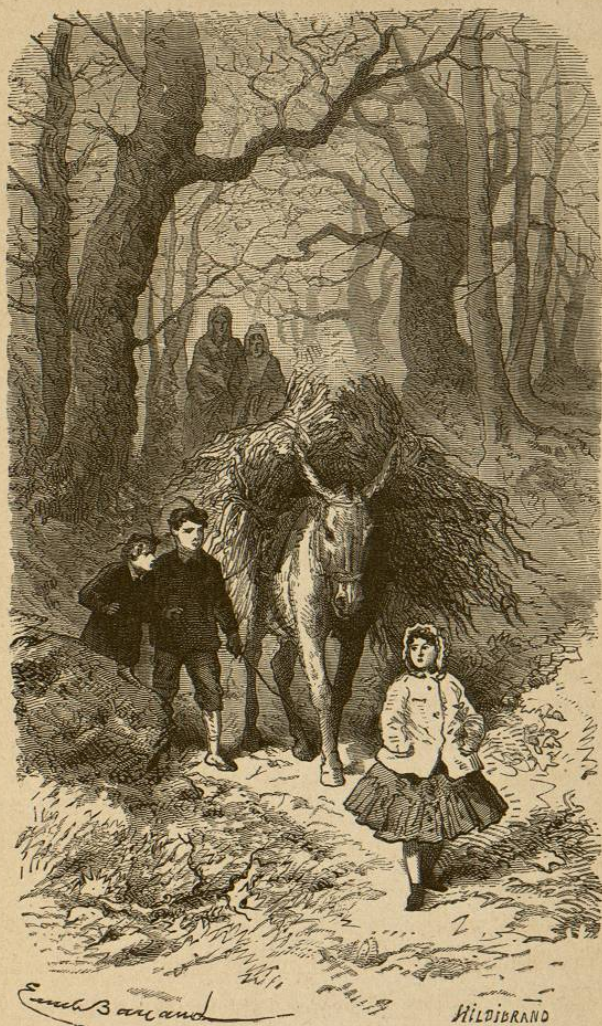
Hier, *l'Ami*, vieil âne de famille, a été chargé des fagots. Madame bonne maman et Suzanne conduisirent Yvonne et ses frères chez les plus pauvres gens du village. Les petits bûcherons étaient rouges de bonheur ; ils disaient tous les trois ensemble : « C'est pour allumer les grands que nous avons fait les petits. »

Ma mère m'a dit, les larmes aux yeux, que c'était positivement la plus grande joie qu'aient éprouvée nos enfants. Suzanne a eu la loyauté d'en convenir.

Je vais entretenir le sentiment de l'aumône dans le cœur de mes bien-aimés. Ils ne recevront d'argent que pour le donner aux pauvres. Alphonse et moi sommes absolument opposés à cette habitude trop répandue, dans les meilleures familles, de faire thésauriser les enfants pour se donner un plaisir, satisfaire un goût. L'argent aussitôt reçu sera dépensé pour secourir la misère.

L'enfant est naturellement disposé à donner, et, s'il n'est pas arrêté dans l'élan de son cœur, sa générosité croîtra. Je me souviens avec tristesse d'une scène dont je fus témoin un jour.

C'était à l'église. Un petit garçon de cinq ans environ était tranquillement assis à côté de sa mère.



*Emile Beauand*

HILDIBRAND

*L'Ami*, le vieil âne de famille. (Page 46.)

Il voit venir le prêtre qui quêtait. « Maman, dit-il tout bas, donne-moi un sou. » La mère répondit par un signe négatif. L'enfant garda le silence un instant; puis revenant à la charge avec plus d'assurance : « Tu me dois un sou, maman; donne-le-moi. »

La mère ne répondit pas.

Le bon petit garçon devint triste. Si j'avais osé, je lui aurais offert le sou, objet de ses désirs.





## CHAPITRE VII

### A PARIS

*Novembre.* Les plaisirs de la campagne ne nuisent point à ceux de la ville. Nous sommes enchantés d'avoir retrouvé nos petits amis, et de leur raconter toutes les joies de la belle saison. C'est en vain que je lutte contre la nécessité de donner une institutrice à Yvonne. Les obligations de ma position l'exigent.... Alphonse le veut.

Miss Catherine Kennedy réunit toutes les qualités désirables. J'ai annoncé à ma fille l'arrivée

de cette estimable personne; j'ai préparé son cœur à l'aimer et à la respecter.

Cette nouvelle a été bien reçue; je n'ai pu me défendre d'une impression de jalousie que j'ai condamnée aussitôt.

La présence de miss Catherine est un grand événement parmi nous; j'entoure l'étrangère de mille soins, afin d'inspirer à mes enfants les sentiments qu'ils doivent avoir pour la personne qui va partager avec moi le soin de leur éducation.

Yvonne considère attentivement sa gouvernante; elle lui sourit et s'est déjà assurée que les histoires seront comptées au nombre des récompenses.

La nouveauté a des charmes pour l'enfance : l'arrangement d'une salle d'étude, le règlement des heures de classe, la promenade en compagnie d'une jeune personne douce et d'un extérieur sympathique, tout cela enchante Yvonne.

Elle m'a déjà déclaré qu'elle aime beaucoup miss Catherine, et qu'elle veut bien travailler pour lui faire plaisir.

Un instant après, ma fille a ajouté :

« Elle doit être bien contente d'avoir une jolie chambre, et tout.

— Assurément, ma fille, ton institutrice apprécie ces choses; mais elles sont insuffisantes pour



la consoler de ne plus voir sa mère et ses frères soir et matin. Si sa chambre était plus petite et moins jolie, sa table plus simple que la nôtre, miss Catherine vivait dans sa famille. Elle sortait par tous les temps pour donner des leçons; quelquefois elle rentrait très-fatiguée; mais la présence de sa mère la délassait; de tendres paroles, des attentions comme ta bonne maman a encore pour moi, la réjouissaient.

— Alors, maman, pourquoi n'est-elle pas restée dans sa famille?

— Parce que, chère enfant, son dévouement ne pouvait suffire à tout. Elle est l'aînée, et veut contribuer à l'éducation de deux frères plus jeunes qu'elle.

— Maman, j'aime beaucoup miss Catherine; je serai toujours sage, si je peux; et je vais lui donner des oignons de Jacinthe pour mettre sur sa cheminée. Elle sera contente, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Je ne serai jamais institutrice, moi?

— Je n'en sais rien.

— Comment! vous n'en savez rien, maman?

— Ma chérie, j'ai l'espoir que la Providence nous conservera la fortune qu'il lui a plu de nous donner; pourtant rien n'est certain en ce monde. Quand tu seras grande, tu entendas parler de personnes bien plus riches que ton père qui ont

été ruinées tout à coup et obligées de travailler; alors ceux qui ne savent rien sont fort à plaindre; car ils sont incapables de se tirer d'affaire. Quand on dit aux enfants qu'une bonne éducation est le premier bienfait de leurs parents, ils ne comprennent pas; il n'y a pourtant rien de plus vrai. Lorsque miss Catherine était petite, que son père, lieutenant-colonel, avait une maison bien meublée, recevait ses amis, se promenait en voiture avec sa famille, personne ne songeait que sa fille serait l'institutrice d'Yvonne.

— Maman, je veux tout savoir. La cuisine aussi. Vous direz à Julienne de ne plus me renvoyer, quand je vais voir ce qu'elle fait.

— Ceci est une autre affaire, mon enfant. Plus tard, tu deviendras, j'espère, une bonne maîtresse de maison; maintenant, tu commences ton éducation; tu as beaucoup de choses à apprendre avant ce temps-là.

— Pendant combien d'années, maman?

— On s'instruit toujours; mais j'espère que dans huit ans ton éducation sera fort avancée.

— Oh! que je serai vieille!... Ainsi, pendant huit ans de suite je travaillerai! Je saurai tout; et alors, si nous sommes pauvres, je donnerai des leçons, comme miss Catherine. »

Cette conversation intime fut interrompue par

la présence de l'institutrice qui venait réclamer son élève. Yvonne lui sauta au cou en disant : « Je vous aime beaucoup ; et je veux apprendre tout, tout pour être savante. »

Nous avons échangé un sourire, et je suis restée seule.

Le calme et le contentement règnent dans notre intérieur. Yvonne est vraiment une gentille petite fille. Elle donne du bonheur à sa gouvernante ; l'intelligence et le cœur se développent en même temps. Je m'applaudis d'avoir vaincu ma répugnance à partager mon autorité maternelle, disons le mot : d'avoir triomphé d'un sentiment de jalousie qui n'était qu'une petitesse.

Chère miss Catherine, combien je suis touchée de son dévouement ! je m'instruis auprès d'elle. Je n'aurais point eu cette patience, cette fermeté qui forment le caractère de mon Yvonne. Je lui ai même cédé, à sa prière, mes droits sur Henri, tout en me réservant de présider de temps à autre cette intéressante petite classe.

Henri va commencer le latin avec son père.

Ma bonne mère est enchantée du parti que j'ai pris. Elle redoutait pour moi la fatigue, me trouvait trop sédentaire, trop raisonnable. Elle veut que j'aïlle dans le monde, mes toilettes l'occupent.

Chère mère ! sous ces faiblesses se cache son amour pour moi... et j'obéis.

Miss Catherine a toutes les sympathies de ma mère. Je le comprends : la jeune étrangère lui témoigne un respect, une déférence dont je lui sais gré. Elle écoute avec patience ses observations quotidiennes. A table, au salon, partout, elle a des attentions pour Madame bonne-maman.

Sans qu'elle me le dise, je vois combien l'institutrice d'Yvonne est heureuse parmi nous.

Je ne découvre point sur son front de ces nuages qui assombrissent la physionomie d'une personne dans sa position.

Elle ne se sent pas absolument étrangère parmi nous. Le temps amènera l'affection, l'intimité. Elle accepte simplement son rôle, parce que nous savons l'apprécier, l'honorer.

Mon bon père, comme tous les vieillards, aime la jeunesse, et miss Catherine qui joue au whist est à ses yeux une perfection. Il égaye quelquefois nos soirées par son anglais très-incorrecet et par des histoires qui sont arrivées pour nous à beaucoup d'éditions, tandis que pour notre nouvelle amie elles sont dans toute leur fraîcheur.

20 Décembre. La joie que me causaient jadis les

étrennes est remplacée par celle de mes enfants.

Je connais une femme, d'ailleurs charmante, qui a supprimé chez elle les cadeaux du nouvel an.

Il faut convenir qu'on dépense souvent des sommes folles pour des jouets ; n'importe : dans notre famille on se souvient d'avoir été petit et nous sommes tous d'accord pour que le 1<sup>er</sup> janvier soit un jour de bonheur.

Les conséquences de cette philosophie sont que ma chambre est remplie de surprises qu'il faut dérober aux regards scrutateurs de Mlle Yvonne et de ses frères.

Ils ont ensemble de graves conversations ; ils parlent d'abord de ce qu'ils désirent, passent en revue les personnes qui donnent des étrennes et celles qui n'en donnent pas. Suzanne m'a dit qu'ils en rêvent. Les petits espiègles ont la prétention d'avoir tout deviné : nous verrons.

Il y a un autre bonheur que je veux faire connaître à mes enfants : celui de donner. A partir de cette année, ils distribueront les étrennes à nos gens.

Je veux imiter une de mes amies : la veille du jour de l'an, sa chambre est un véritable bazar : poupées, polichinelles, ménages et moutons, le

tout destiné à des enfants pauvres auxquels personne ne songe les jours de fête. N'est-ce pas faire une aumône que d'ajouter un petit plaisir au pain quotidien ?

